

## Jacques Adam

### Lacan baroque \*

Lacan n'a pas hésité à se dire lui-même baroque.

Comment interpréter cet énoncé ? Est-ce de la complaisance narcissique ; ou une simple plaisanterie, comme ça, au passage... ou bien est-ce de l'ordre de la provocation, une posture dont il n'a cependant jamais abusé au-delà de ce qui pouvait lui servir à dire ce qu'il avait à dire ?

J'ai là-dessus mon idée. Le baroque est un style et se dire baroque dénote une volonté d'adopter et de pratiquer ce style, au service d'une intention précise. Disons-le tout de suite, le style de Lacan, c'est ce avec quoi il transmet ce que l'inconscient apprend. Et dans la langue où l'inconscient s'exprime.

L'inconscient est baroque. Il a fallu des années à Lacan pour le dépoussiérer du scientisme attaché à son style freudien, avant de le faire apparaître, telle une fugue de Bach, dans sa rigueur à la fois logique et enluminée.

N'oublions pas ceci : le style étant un signifiant majeur de la psychanalyse, si Lacan s'adresse à nous en style baroque, c'est qu'il a quelque chose à nous dire d'une manière particulière, qui à l'évidence ne correspond pas à la rhétorique commune.

Le christianisme est la référence de l'interprétation de l'art baroque. Et la psychanalyse est l'art de l'interprétation. Il n'est donc pas étonnant que, dans cette voie, Lacan plonge dans les ressources de la jouissance baroque pour parler de la jouissance qui intéresse la psychanalyse. Pour cela, le style baroque n'est pas incongru, puisqu'il répond à un discours qui n'est pas seulement celui d'un sujet mais aussi celui d'un moment crucial de la civilisation. Le « baroquisme » lacanien n'est pas seulement celui de la propre personne de Lacan, mais aussi celui du champ qu'il a arpenté, le champ lacanien, qui, en tant que champ de la jouissance, mérite donc aussi bien cette qualification de baroque. Et je crois que c'est lui faire hommage

que d'évoquer son style baroque dans le pays même où le baroque foisonne – l'Italie qu'il aimait tant.

Le baroque est donc un style, artistique, dans son acception courante. Lacan, lui, a un style, que seule la psychanalyse peut justifier. Comment se rencontrent l'idée du baroque et le style par lequel Lacan se qualifie, au-delà de « l'historiole » religieuse et des séductions de la représentation ? C'est une affaire de discours, donc de jouissance.

L'insuffisance de la jouissance de l'être parlant, l'art baroque l'a compensée. Il l'a compensée par l'obscénité spectaculaire de la représentation de la jouissance du corps jusqu'à en faire une doctrine esthétique dont le Maître de la Vérité religieuse s'est servi comme moyen de transmission d'un enseignement, porté et exporté par celui de l'Église. Et, de même que la copulation est toujours hors champ du tableau du baroque, le rapport sexuel est hors sens de l'inconscient. C'est cette vérité réelle de la jouissance limite au savoir de l'inconscient.

Mais il faut y prendre garde, si le discours de Lacan, de son aveu même, participe du baroque, ce n'est évidemment pas pour exalter la grandeur du phallus imaginaire des papes, ni le Beau ni la Douleur qui servent d'ornement aux diverses formes de jouissance. Car c'est bien plutôt en frappant l'opinion que le baroque a gagné sa notoriété. Et si Lacan est baroque dans son propre champ, c'est évidemment pour frapper aussi, mais d'abord pour frapper l'opinion psychanalytique. Pour la convaincre de la vérité de l'inexistence du rapport sexuel, et pour en faire un enseignement, qui ne soit pas un enseignement de Maître.

Pour cela, dans ses écrits avant tout, Lacan emploie ce style, certes spectaculaire, tortueux, fatigant, décourageant pour certains, mais, à y regarder de plus près, nous savons aussi, par la forme parlée de ses séminaires, combien le travail lacanien du Bien-dire s'efforce en même temps à la plus grande rigueur scientifique. Et justement, comment ne pas retenir ce trait du baroque que Lacan relève en concluant son année d'enseignement sur les quatre discours : le baroque avait senti venir la science, c'est le propre du début de ce XVII<sup>e</sup> siècle où est née, je le cite, « la vue du monde qui nous convient <sup>1</sup> ». Qui nous a convenu si bien que nous sommes nous-mêmes maintenant dans une autre débauche, celle du baroque et de la jouissance de la consommation frénétique, que le discours de la science a su si bien activer.

C'est ce trait du baroque que nous retiendrons en premier pour qualifier celui dont Lacan accepte d'être habillé, à savoir que le baroque a « commencé avant, ou juste en même temps, que les pas initiaux de la science <sup>2</sup> ».

Lacan baroque, donc, en ce sens qu'il se trouve lui-même être dans une position pré-scientifique, une position d'avant-garde, au regard de cette question d'une science « qui inclut la psychanalyse » (cf. le *Séminaire XI*). Précisons : Lacan a toujours soutenu qu'un statut scientifique est nécessaire à la psychanalyse pour sa transmission, à condition que ce statut n'emprunte pas simplement au discours de la science les moyens de sa vérité, puisque la vérité est ce que, structurellement, le discours de la science rejette.

Pour respecter cet impératif scientifique, Lacan a fait appel à la logique. Et il faut donc croire que le baroque et la logique ont servi à enclencher quelques pas du côté de la vérité. Disons-le autrement : le baroquisme des mathèmes lacaniens serait la voie de cette science qui pourrait être nouvelle, d'inclure enfin la psychanalyse. Nous n'y sommes pas encore, reconnaît Lacan – ou plutôt : « l'économie de la jouissance », dit-il, nous n'y sommes pas encore. Le champ lacanien, de par la spécificité de sa jouissance, est donc encore à construire.

Mais à force de baroque et de baroquisme, au niveau du style lui-même, devrions-nous craindre que Lacan ne devienne un chantre de l'art jésuite, à l'instar de ce Baltasar Gracián qu'il admirait tant et qui, comme lui, était un désobéissant et un exilé de l'orthodoxie dominante ? Selon certains spécialistes, le feu d'artifice de l'art baroque, exemplaire chez Gracián, correspond à ce que déjà Denys d'Halicarnasse, un historien du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., analysait du style du grand orateur que fut Démosthène (IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) :

Avant même d'en avoir terminé avec la première idée, il en introduit une deuxième ; avant que cette deuxième idée soit arrivée à son terme, il y accroche la troisième ; puis il pose la suite de la deuxième idée une fois la troisième terminée ; et puis là-dessus, il met la dernière partie du premier fragment, longtemps après, quand l'intelligence ne l'attend plus.

Si c'est là le style de Lacan, que l'on a accusé d'être tortueux, c'est faute d'y voir l'usage de la logique et de la rhétorique baroques : volutes, méandres, conscience aiguë du manque, la voie baroque est celle de l'art du contrepoint, de la dissonance, du paradoxe, de la vivacité et de l'acuité – *agudeza*, ou art de la pointe, qui est un agrément de l'esprit consistant dans la mise en relief d'un rapport inattendu entre deux idées par le rapprochement insolite de deux mots. Et au sens figuré, c'est un trait d'esprit recherché, subtil, piquant, comme il s'en pratiquait dans les salons royaux versaillais du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est bien là qu'on reconnaît le *stile fiorito* du travail sophistiqué et déroutant de l'inconscient quand il torture le langage onirique du rêve. C'est bien là qu'on reconnaît aussi le style d'un « baroqueux » non moins célèbre que l'inconscient, Jean-Sébastien Bach, pour

son art enluminé du langage mathématique de la musique. En un mot, c'est bien là qu'on reconnaît la marque du mot d'esprit (*Witz*) dans la structure de l'inconscient.

La voie baroque est donc celle où, comme le geste du sculpteur, c'est le chemin emprunté qui engendre la matière et invente le sens, et non l'inverse. Où c'est le signifiant qui s'impose au réel, où c'est le savoir de la structure qui fait le lit de la vérité.

Reprochera-t-on longtemps à Lacan, comme on l'entend encore malheureusement aujourd'hui, de s'exprimer à plaisir en chicanes tordues, à l'instar de son cigare encore beaucoup plus spectaculaire que celui de Groucho Marx – de s'exprimer dans le style de cette célèbre sentence : « Plus tu pédales moins vite, moins t'avances davantage » ? La logique de cet énoncé, pour le moins baroque, est pourtant très exactement pré-scientifique elle aussi, et nous en indique beaucoup sur l'art du mouvement – par quoi l'on définit aussi bien le maniérisme et le baroque –, car il serait, maintenant, tout à fait faux de dire qu'il faut nécessairement pédaler vite pour avancer vite – puisque c'est exactement le contraire depuis les progrès incontestés, il faut bien le dire, de la science, qui équipent les changements de vitesse de la bicyclette moderne.

Bref, si le style de Lacan est baroque, ce n'est pas pour le plaisir d'une jouissance christique larvée, car la forme de son dire ne fait rien d'autre qu'épouser sans doute le mouvement de ses pensées, de son inconscient. Après tout, la figurabilité du rêve n'a rien d'un exercice de classicisme. On le voit bien : au mouvement circulaire de Galilée, à l'idéal du cercle parfait, Lacan préfère l'ellipse baroque de Kepler et son double foyer que représentent le discours du maître et le discours de l'analyste, pour indiquer, dans la constellation des quatre grands discours, « comment se comporter avec la culture <sup>3</sup> ». À la cartographie psycho-neurologique du cerveau psychique de Freud, Lacan préfère la tresse, pour écrire, sous la signature des Borromées, ces apôtres baroques de la Contre-Réforme, le réel de l'inconscient.

Tel est donc Lacan, avec son discours qui se tient aussi près que possible de ce qui se rapporte à la jouissance. Comme celui de Freud. Comme celui du baroque, aussi. Mais là où la performance de Freud a été de se tenir, avec rigueur et grâce aux hystériques, à ce point d'émergence de la jouissance dans le discours, les raffinements plus ou moins élégants de l'art baroque ont été d'en asséner la représentation au sujet regardant, au point qu'elle lui tienne lieu de conscience de soi religieuse. Jusqu'à ce que le nouveau discours de la psychanalyse vienne à décaler la question éthique ordonnée à la question de la jouissance.

Mais il faut reconnaître qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que le discours baroque et ses succédanés historiques aient retenu le discours hystérique jusqu'à Freud. Et surtout rien d'étonnant à ce que le discours religieux, malgré qu'il en ait, puisse fort bien s'accommoder de celui de la science, avec le temps qu'il faut pour comprendre... pour comprendre que le conservatisme de la religion a tout intérêt à pactiser avec les révolutions de la science.

Là où la représentation baroque voulait attraper l'œil et l'éveiller pour le rendre envieux de la grandeur religieuse, Lacan tout au contraire (mais il ne fait là que se servir des produits du baroque) montre comment le tableau fait déposer le regard, et comment le sujet, divisé entre désir et jouissance, s'annonce dans l'art avant même de s'attraper dans une théorie philosophique de la représentation, que la psychanalyse a complètement renouvelée. Ainsi, si nul tableau ne peut être pris comme tenant lieu de la représentation, mais comme jouissance du trompe-l'œil, c'est grâce à l'art de la perspective, un art bien pré-scientifique lui aussi, d'où s'est envolée la fantaisie imaginative et grandiloquente du baroque.

Le baroque psychanalytique de Lacan est ce pivot où se comprend qu'il y a eu avec Freud un changement de discours. Car de même que la Renaissance fut le siècle de l'occultisme par rapport à quoi s'est déterminé lentement le progrès de la science, de même, de nos jours, le postfreudisme d'avant Lacan aura été le temps de l'obscurantisme psychanalytique (*ego psychology*) par rapport à quoi nous avons eu la chance de voir émerger la luxure riante du discours de Lacan, dont toute la personne, le personnage et l'œuvre, fait signe du baroque.

Il nous appartient de veiller à soutenir ce discours dans l'extravagance qu'il mérite, hors des chemins captieux de la religion et des chemins spécieux de la science, puisqu'il n'y a aucun espoir d'atteindre le réel par la représentation.

La voie du réel, c'est celle de la honte, dernière provocation de Lacan dans cette année de séminaire sur l'envers de la psychanalyse. La honte est ce trou d'où jaillit le signifiant maître et dont c'est à se rapprocher qu'on pourra avoir quelque idée de ce qu'a de subversif le discours de l'inconscient quand il tourne à être un discours qui ne soit pas du semblant. Là réside l'essentiel de l'hontologie (avec un h), de l'hontologie baroque lacanienne : faire honte à la fois à l'obscénité surmoïque même du discours religieux porté par l'art baroque et à l'arrogance des jouissances rationalisées et technicisées du discours de la science.

Pour se faire à l'idée que le rapport sexuel n'existe pas, il faut et il suffit de se familiariser avec le baroque du champ lacanien ! Il suffit ? Enfin, à condition de bien vouloir se prêter, sans honte, à l'expérience de la psychanalyse.

---

\*[↑](#) Conférence prononcée à la Feltrinelli de Rome, le 17 mai 2014, à l'invitation de Praxis-FCL in Italia, à l'occasion de la Journée du Collegio Clinico di Roma. Nous remercions Diego Mautino de nous avoir transmis le texte de cette intervention.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 212.
2. [↑](#) *Ibid.*
3. [↑](#) *Ibid.*, p. 210.